

pour les dernières.

Nous pourrions donner une preuve plus convaincante de ce fait; mais alors, il nous faudrait faire des calculs qui risqueraient de n'être pas saisis par une partie de nos lecteurs.

(A continuer.)

REVUE DE LA SEMAINE

Nous avons peu de nouvelles à enregistrer cette semaine. Les événements ne se pressent pas; aussi les bons journaux ont-ils le temps de traiter d'importantes questions et en profitent-ils.

Quelques-uns sont d'avis que, dans un pays comme le nôtre, où les croyances ne sont pas les mêmes, il est très-difficile, pour ne pas dire impossible, d'observer bon nombre de lois ecclésiastiques. Le fait fut-il certain et incontestable, il ne faudrait certes pas en conclure qu'il est inutile de vouloir bouger, que la prudence demande qu'on se taise et qu'on se soumette humblement. Au contraire, il faudrait prendre la résolution de travailler sans relâche à améliorer notre situation, et ne se donner de repos qu'après avoir conquis la liberté religieuse pleine et entière. Car enfin, une vérité qu'il faut bien se mettre dans l'esprit, c'est que, d'après les volontés de Celui à qui tout pouvoir est soumis, les sociétés civiles et politiques n'existent que comme moyens en rapport avec une fin surnaturelle à atteindre, que pour faciliter à l'individu le grand travail de sa sanctification: tout a été fait pour les élus, *omnia propter electos*, dit l'Apôtre. La bagatelle du moment, qu'on veut faire passer pour affaire capitale, n'est que bagatelle et ce n'est pas à cause d'elle que le monde poursuit sa course.

Il est donc anormal l'état d'une société constituée en dehors des lois de l'Eglise ou en opposition avec ces lois, et cette anomalie a toujours été la cause de ces commotions terribles, de ces révolutions épouvantables qui ont bouleversé les sociétés chrétiennes. Ne cherchions pas ailleurs que dans la désobéissance aux préceptes divins, dans le mépris de la sainte autorité de l'Épouse du Christ la cause du mal qui dévore le monde moderne, devenu semblable à un vieillard décrépit.

Les hommes ont beau s'ingénier à faire des lois, s'ils ne tiennent nul compte des préceptes divins, s'ils méprisent les enseignements de l'Eglise et de son chef, véritables oracles de l'Esprit Saint, ils n'édifieront rien de stable, rien de nature à contribuer au vrai bonheur et à la prospérité des peuples. *Justitia elevat gentes, miseris autem facit populos peccatum*. Les nations, ayant des lois fondées sur la justice, des lois qui sont comme une exhortation puissante à la sainteté, s'élèvent et grandissent; mais les peuples, dont les statuts, renfermant des dispositions contraires à la loi de Dieu et de son Eglise, provoquent au mal et au péché, sont des peuples que d'affreux malheurs écraseront de leur poids.

« Les nations, ainsi que l'atteste l'histoire, dit un savant religieux, ne périssent jamais, même temporairement, par défaut d'argent, mais par défaut de principes. D'après la remarque d'un historien non suspect, Gibbon, l'empire romain n'est pas tombé par les armes de la barbarie, mais plutôt par le crime de l'incrédulité, et précisément parce que l'autorité publique avait assisté, avec un air indifférent, au spectacle de la démolition de toute croyance religieuse de la part de la philosophie.

« On a beau se dévouer à l'accroissement et à l'affermissement de la prospérité matérielle des peuples, si elle n'a pas la religion pour fondement et pour appui, cette prospérité, à elle seule, n'empêchera jamais les pouvoirs de tomber, les peuples de se dégrader, de se perdre et de s'effacer du nombre des nations formant la grande famille des humains. »

Dieu, qui a voulu l'existence de la société, a déterminé les conditions de sa force et de sa vie; lui seul pouvait le faire, connaissant parfaitement son œuvre. C'est donc folie en même temps qu'impiété à l'homme de tenter d'associer la société sur d'autres bases que celles que Dieu lui a données, et de lui assigner d'autres conditions d'existence. Quels que soient les beaux et spécieux prétextes que les politiques et les prudents du siècle mettent en avant pour légitimer leurs façons d'agir quand ils établissent des droits qui contredisent ceux de Dieu et de l'Eglise, ils ne fabriquent que des engins de destruction. Malheur aux peuples qui en usent! La vraie politique ne change point quant au fond: elle est immuable comme la sainteté et la justice éternelles d'où elle découle. Elle se résume en ces quelques paroles de Saint Grégoire-le-Grand à l'empereur: « Sachez, ô prince, sachez que la puissance vous a été accordée d'en haut afin que la vertu soit aidée, que les voies du ciel soient élargies et que l'empire de la terre serve l'empire du ciel. » C'est la traduction de Bossuet.

Dans les ténèbres qui pèsent aujourd'hui sur le monde et qui n'empêchent pas notre siècle d'être appelé le siècle des lumières, on a fini par croire que la fin des nations, renfermées dans les limites du temps, ne consistait qu'à vendre, acheter, boire, manger, dormir et digérer en paix, sans le moindre souci de la vie éternelle, et que les attributions du pouvoir public doivent se borner à assurer aux peuples les avantages matériels sans s'inquiéter du reste. « N'est-ce pas évidemment, dit l'auteur que nous venons de citer, ravalier la société des êtres intelligents à la condition des agrégations des brutes qui n'ont pas d'intelligence? et ceux qui les gouvernent, à l'ignoble rôle de fauconniers de la matière et de gardiens de troupeaux immondes? » La société, de même que l'homme, ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.

Mais, objecte-t-on, il faut bien être un peu de ce monde, et lui accorder quelque chose. Quoiqu'il en coûte à la conscience parfois, il faut suivre le courant. L'Eglise doit faire des concessions pour qu'on lui permette d'exister. O amoindrissement, ô affaiblissement du sens catholique? Suivre le courant! Mais pourquoi donc suivre le courant? Nous sommes nés, nous sommes baptisés, nous sommes sacrés comme soldats du Christ pour remonter le courant. Ce courant d'ignorance et de félonie de la créature, ce courant de mensonge et de péché, ce courant de boue qui porte à la perdition, nous devons le remonter et travailler à le tarir. Nous n'avons pas d'autre affaire au monde.

« L'histoire du monde catholique, dit encore un grave auteur, est le récit du triomphe de Dieu par la vérité désarmée de toute politique humaine à l'égard des principes et à l'égard du monde. Les païens étaient libéraux. Il ont beaucoup voulu s'arranger avec l'Eglise. Ils ne lui demandaient que d'avilir un peu son Christ et de le faire descendre au rang de particulier divin. Alors le culte aurait été libre; Jésus aurait eu des temples comme Ophée et comme Esculape, et les païens eux-mêmes, reconnaissant sa philosophie supérieure l'auraient adoré.

« En négociant cet accommodement, et pour aider à la transaction, le pouvoir public, poussé par les philosophes, les gens de lettres, les juifs, les astrologues et les apostats persécutait les chrétiens. Il arrivait, dans les provinces, que la persécution prenait d'un coup de filet une église entière. L'Evêque, le clergé, les fidèles, les enfants, les néophytes étaient là devant le proconsul. Fréquemment le proconsul les ajurait de le mettre à même de les acquitter; il ne leur demandait qu'un signe. Ces chrétiens ne délibéraient pas, ne se disaient pas: « Que deviendra l'Eglise et qui servira Dieu si nous mourons? »